



MINISTÈRE DE LA DÉFENSE



**COLLÈGE INTERARMÉES
DE DÉFENSE**

Paris, le 29 mars 2005

Groupeement enseignement général

Capitaine de corvette
Jean-Sébastien Piochaud
D4

Fiche de stratégie

OBJET : Sujet n° 2 : dans les deux guerres mondiales et aujourd'hui la supériorité matérielle a-t-elle annihilé l'art du stratège ?

—

1.- Introduction

Selon Willmott, « Auparavant c'étaient les victoires qui donnaient la puissance. Maintenant c'est la puissance qui donne la victoire ». Si cette assertion possède une quelconque validité, nous pouvons nous demander si « dans les deux guerres mondiales et aujourd'hui, la supériorité matérielle a annihilé l'art du stratège ? ».

Ce qui reviendrait à dire qu'au vingtième siècle, la victoire a été et serait désormais remportée par le plus fort techniquement. Nous rétorquons à cela d'une part que le bilan historique n'incline pas forcément vers un primat de la technique, et d'autre part que si la supériorité matérielle s'est souvent montrée déterminante, elle ne relègue en rien l'apport indispensable du stratège dans l'obtention de la victoire.

Cette affirmation sera étayée en trois parties : une analyse purement historique sera suivie par l'étude de l'essence de la victoire, puis par une présentation des invariants de l'art du stratège.

2. Analyse historique

Le détenteur de la supériorité matérielle lors des deux guerres mondiales, puis pendant les conflits qui se sont déroulés entre 1945 à nos jours, a souvent remporté la victoire. Mais de nombreux contre-exemples empêchent d'ériger ce constat en principe cardinal.

Nous considérons d'abord que les forces alliées ont vaincu les puissances centrales pendant la première guerre mondiale, puis les puissances de l'Axe lors de la seconde, sous l'effet d'une écrasante supériorité matérielle. Cette supériorité s'est effectivement progressivement dessinée après une mobilisation économique, technique et industrielle, colossale.

De 1945 à nos jours, le bilan est plus difficile à établir puisque la nature des conflits a évolué en plusieurs catégories :

- la guerre froide, situation de non guerre, qui a engendré des conflits « périphériques » ;

- conflits de nature symétrique impliquant des pays de force comparable (Iran/Irak, conflits ethniques africains...) sans que le primat de la supériorité matérielle n'ait été démontré ;
- conflits de nature dissymétrique, impliquant le plus souvent un ou plusieurs pays militairement puissants, à un pays plus faible (guerre de Corée, guerre d'Indochine, guerre du Viet Nam, guerres de décolonisation, coalitions occidentales contre l'Irak, contre la Serbie...) : le protagoniste le plus puissant et doté de la supériorité matérielle a souvent dû reculer malgré des succès manifestes ;
- conflits de nature asymétrique : mettant aux prises un adversaire faibles dépourvu de puissance militaire, à une puissance militaire organisée (guérillas, terrorisme...) : pour l'instant, la puissance matérielle ne permet pas encore de contrer efficacement cette menace.

En définitive, le vingtième siècle se caractérise par une intensité croissante des conflits qui aboutissent: à la guerre totale – qui met toutes les forces matérielles en œuvre –, à la guerre froide, puis à une multitude de conflits de diverses catégories.

Le primat de la supériorité matérielle et technique est mis en exergue dans la plupart d'entre eux, mais sans être déterminant à chaque fois.

Ce qui revient à nous demander si la victoire dépend réellement de la supériorité technique.

3. Comment s'obtient la victoire ?

Selon Clausewitz, l'obtention de la victoire ressortit à l'art de la stratégie. Il faut détruire les forces armées ennemies pour atteindre les buts de guerre.

Mais la conduite de la guerre ne comporte pas uniquement des aspects militaires: elle utilise de plus en plus tous les moyens et procédés propres au gouvernement des hommes et à l'administration des choses. L'étude des conflits depuis la première guerre mondiale nous l'a démontrée : il s'agit de la combinaison d'efforts politiques, militaires, économiques, industriels, techniques et psychologiques. Cette étude montre en outre que la conduite de ces conflits associe aux opérations militaires, toutes les activités humaines. Elle vise également à paralyser les activités correspondantes de l'adversaire, au même titre qu'elle poursuit la destruction de ses forces organisées.

La stratégie s'inscrit ainsi dans le cadre général de la conduite de la guerre orientée par le gouvernement vers des buts politiques. Dans cette optique, la conduite générale de la guerre est le fait du gouvernement qui fixe les buts de guerre, anime et associe toutes les activités humaines employées au service de la conduite des opérations, par quoi s'obtient la victoire (grande stratégie ou stratégie intégrale). La stratégie militaire, ou conduite des opérations, est alors le fait du commandement militaire. L'aspect matériel revêt ainsi une importance relative par rapport aux autres facteurs.

Jean Guittou nous dit que la stratégie doit envisager « ce pour quoi on fait la guerre », c'est-à-dire ce qui appartient au domaine des fins. Dans cette optique, il importe d'atteindre le « centre de gravité », cher à Jomini et à Clausewitz, dont la chute provoque l'effondrement de l'édifice tout entier. Tel l'insecte qui pique juste à l'endroit approprié, le stratège privilégiera l'estoc à la massue.

Qu'il opère dans le domaine de la grande stratégie, ou seulement dans celui de la stratégie militaire, le stratège s'avère donc indispensable.

4. L'art du stratège : permanence des grands principes au vingtième siècle

L'art du stratège vise à obtenir la victoire. Disposant ou non d'une supériorité matérielle par rapport à ses adversaires, le stratège est un élément essentiel pour la conduite de la guerre.

Au travers de certains principes invariants, les conflits du vingtième siècle nous ont prouvé son caractère indispensable.

L'art du commandement

Les mutations du vingtième siècle ont entraîné l'apparition de nouveaux concepts à partir de l'entre-deux-guerres : grande stratégie (sir Basil Liddell Hart), stratégie générale (Castex), stratégie élargie (Hitler), stratégie nationale (USA), stratégie totale (Beaufre), stratégie intégrale (de Lattre, Poirier).

Dorénavant, le stratège n'est plus seulement celui qui conduit les armées, mais celui qui coordonne les forces de toutes natures au service de la stratégie nationale ou totale : à savoir les forces militaires, certes, mais aussi économiques, politiques, psychologiques.

Si on considère que la stratégie est un art en tant qu'elle est une pratique, alors c'est avant tout l'art du commandement. En ce sens, l'étude des guerres du vingtième siècle ne dément pas la nécessité de disposer de commandants capables de raisonner au lieu de se contenter d'exécuter. Ces derniers sont dotés d'un savoir dirigé vers les ensembles et combinant les moyens et les fins. Le besoin de tels individus s'est fait sentir à tous les niveaux (grande stratégie et stratégie militaire). Ces grands chefs se sont montrés aptes à cristalliser les volontés et les moyens de tout un pays derrière leur propre intelligence. Car le commandement est un art qui exige en premier de l'intelligence.

Permanence des principes

Nous partons du postulat qu'il n'y a pas de règles stratégiques immédiatement applicables à une situation donnée, mais qu'il y a simplement des orientations générales qui constituent des points de repères pour le raisonnement du stratège.

Dès lors, les principes constituent une garantie assez sûre contre les fautes grossières : une décision qui respecte les principes est moins dangereuse qu'une décision qui s'en écarte. Le stratège construit son propre système, et se dote du bagage intellectuel qui lui permettra de réagir à n'importe quelle situation. On peut affirmer que les principes fournissent un étalon universel permettant une évaluation commune des décisions stratégiques, et ce quel que soit l'environnement.

De plus, les mutations qui affectent la stratégie n'amoindrissent en rien la valeur des classiques historiques, à condition qu'ils ne fournissent pas des modèles immédiatement applicables, mais seulement une méthode de raisonnement (et nous refaisons ici allusion à l'intelligence du stratège). Les grandes mutations tactiques et stratégiques s'accompagnent toujours de débats intellectuels :

- débat de l'entre-deux-guerres et *Blitzkrieg*,
- rôle des théoriciens dans la révolution nucléaire
- Poirier caractérisant l'après-guerre froide par le concept d'attente stratégique (emprunté à des études sur la guerre napoléonienne),
- analogies entre opérations de maintien de la paix et opérations de pacification décrites par Bugeaud, Lyautey, Gallieni (principes d'occupation, de quadrillage du terrain, et « fameux » principe de la « tache d'huile »).

Chacun se constitue ainsi sa bibliothèque stratégique personnelle dans laquelle il puisera ses propres concepts.

Ces « invariants » démontrent l'utilité du stratège.

5. Conclusion

Si nous commettons l'erreur de focaliser notre réflexion sur les deux conflits mondiaux de la première partie du vingtième siècle, nous pouvons croire à la suprématie de la supériorité matérielle en matière de stratégie. Cependant, une analyse plus fine des conflits survenus lors de la seconde moitié du siècle, accompagnée d'un examen approfondi du rôle crucial que les stratèges y ont joué, nuance cette vision.

C'est pourquoi nous affirmons que l'art du stratège s'avère indispensable à la conduite des conflits, même en situation de suprématie matérielle.